

tes et des félicitations réciproques sur notre arrivée nous étions descendu sur le sable même du rivage pour en mieux voir les bords, lorsque nous aperçûmes sur une pointe voisine de la décharge du lac un caribou pacifiquement occupé à brouter l'herbe. On se tait, et M. Neilson, armé de son fusil, avançait le long de la berge pour l'approcher, lorsque l'animal releva la tête et se mit à flairer l'air comme s'il se disposait à partir. M. Neilson alors pressa la détente et le coup partit. Le caribou bondit sur lui-même et s'élança dans la décharge du lac, traversa de notre côté et s'enfonça dans le bois. Un de nos sauvages le suivit, mais ne trouva aucune trace de blessure.

A quatre heures nous étions confortablement campés, et à la chaleur d'un grand feu chacun était occupé à faire sécher ses effets.

Après une longue nuit de repos, nous nous réveillâmes dimanche 1er Novembre, par une tempête de vent et de pluie qui n'était que la continuation du temps que nous avions eu tout le jour précédent. La neige avait complètement disparu et nous nous en félicitions dans l'espérance que nous passerions les hauteurs sans le secours des raquettes, lorsque vers midi une neige épaisse commença à tomber. Immédiatement après les prières du dimanche, nos cinq porteurs canadiens furent informés par les chefs de l'exploration que leurs services n'étaient plus requis. En effet les provisions avaient diminué de moitié et nous n'étions partis que depuis onze jours. La partie la plus difficile et la plus longue du chemin nous restait à faire et la saison avancée nous faisait craindre des neiges profondes à franchir, qui nécessairement retarderaient encore notre marche. Pendant qu'ils se préparaient à partir, Messieurs Neilson et Hamel étaient occupés à leur correspondance. Vers deux heures, tout étant prêt, nos hommes partirent après nous avoir fait les meilleurs souhaits, emportant avec eux les dernières nouvelles d'une expédition, dont Québec ne devait entendre parler qu'un mois plus tard. Nous n'étions pas sans nous douter des dangers qui nous attendaient, et pour donner une idée de notre manière de les voir, en même temps que pour réfuter l'accusation portée contre nous, personnellement, par les faiseurs de colonisation, qui n'ont vu dans notre excursion qu'un mesquin intérêt personnel, et une mission d'étouffer à prix fixe le projet d'une voie de communication entre

Québec et le lac St. Jean, nous publions ici la correspondance que nous adressâmes au lac Jacques-Cartier au "*Canadien*." Disons-le, nous étions loin de nous douter qu'au moment où nous tracions ces lignes, nous étions vilipendé et travesti par celui-là même à qui elles étaient adressées, en qui nous pensions avoir un ami personnel franc et loyal, sinon un ami politique.

#### CORRESPONDANCE DATEE DU LAC JACQUES-CARTIER.

Lac Jacques-Cartier, dimanche 1er novembre 1863.

Mon cher confrère,

L'intérêt qu'ont pris vos lecteurs à tout ce qui se rattache à la colonisation des terres incultes situées entre Québec et le lac St. Jean m'engage à vous annoncer que nous sommes aujourd'hui campés sur les bords du lac Jacques-Cartier, à 70 milles à peu près de Québec.

Quand je dis *nous*, je présume que vous n'êtes pas sans savoir que le gouvernement, cédant à la demande d'une "exploration chargée de trouver une ligne praticable et avantageuse pour la construction d'un chemin projeté entre Québec et le lac St. Jean" a nommé Messieurs Neilson et Hamel de Québec pour exécuter cette exploration avec toute la célérité convenable.

Un personnel de porteurs, composé de trois Hurons, trois Malécites, un Abenakis et de cinq pêcheurs du voisinage, ayant été organisé, j'obtins la faveur de suivre l'expédition, et nous partîmes de Stoneham vendredi le 23 octobre.

Jusqu'ici, nous avons suivi les sentiers de chasse, en grande partie plaqués, et les plus grandes difficultés que nous avons eues à vaincre se trouvent dans les charges considérables de provision qu'il faut transporter à dos d'homme, les embarras sans nombre de la forêt et un pied de neige dans quelques endroits. Je ne tiens pas compte de la pluie et de la neige qui nous trempent et qui se détachent des arbres par l'effet du vent et plus souvent encore par les secousses que nous imprimons aux branches en nous frayant un chemin à travers le bois.

Rien n'est beau sans doute comme le port d'un arbre résineux, pliant ses grands bras sous le poids de la neige. Rien n'est beau non plus, comme le manteau blanc dont les poètes savent si bien draper les montagnes et les vallées. Mais mon cher confrère, lorsque les résineux forment une muraille presque impénétrable, même au regard, et que ce manteau blanc cache sous ses replis ondoyants toutes espèces de surpri-